

MAKANNA.

PROPHÈTE DE L'AFRIQUE MÉRIDIONALE.

— 00 —

Il n'y a pas long-temps qu'un homme prodigieux, un de ces hommes qui semblent faits pour changer la face des peuples, a été révélé à l'Europe. Le chef d'un établissement colonial dans le sud de l'Afrique, M. Pringle, dans ses *Esquisses africaines*, a fait briller pour nous cette gloire qui, sans lui, s'éteignait peut-être dans les solitudes du pays des Cafres.

Ce peuple dépourvu, opprimé, décimé par la politique coloniale des Anglais, se redresse quelquefois sous le pied du vainqueur ; et, par les soudains et terribles efforts d'une énergie désespérée, il donne de temps en temps à ses maîtres de sanglantes leçons, que lui-même aussi paie largement de son sang. L'année dernière une furieuse irruption de Cafres sur les établissements anglais du Cap a porté l'inquiétude jusqu'à Londres, et la lutte n'est peut-être pas encore finie entre le peuple opprimé et les soldats de l'oppresseur. Depuis que les Anglais sont maîtres du Cap de Bonne-Espérance, leur gouvernement colonial n'a pas cessé de porter l'irritation et le désespoir parmi des populations qu'une sage politique aurait pu gagner et civiliser pour la prospérité de la colonie aussi bien que des naturels. Mais jusqu'ici les Anglais ont suivi, avec les Cafres, une marche constamment uniforme et toujours funeste. Ils leur assignent une frontière, et puis à quelques années de là, ils s'emparent de leurs troupeaux et de leurs cultures, les tuent, sans épargner ni femmes ni enfants, dès qu'ils défendent leur territoire ; ensuite, à ce qui reste, ils assignent une frontière plus éloignée dans une contrée sauvage, où une partie de ces malheureux meurent de faim et de misère ; et puis, quand, à force de travaux, un établissement nouveau vient à prospérer, les Anglais s'en emparent encore, et assignent encore une frontière plus reculée. Ainsi les indigènes ne voient pas de terme à leurs malheurs, pas plus qu'à l'avidité de leurs oppresseurs. Un autre moyen de la politique anglaise, pour avoir meilleur marché des naturels, c'est d'exciter entre eux des inimitiés et des guerres. Un des chefs inférieurs de la vaste contrée nommée Amakosa fut choisi par l'insolence et la trahison avaient excité chez ce peuple une juste indignation, vit se former contre lui une confédération puissante de toutes les tribus d'Amakosa, et une guerre civile éclata, furieuse et acharnée.

C'était en 1817. Alors parut, dans l'assemblée des chefs confédérés, un de ces hommes marqués du ciel pour être obéis par les autres hommes dès qu'ils veulent leur commander. Makanna était son nom, mais il était connu, dans toute la colonie, sous la dénomination de *Links* (le gaucher). Né dans un rang vulgaire et d'un rang roturier (car il y a aussi un sang noble chez ces sauvages !) son adresse et son génie l'avaient fait sortir de la foule parmi les siens. Avant cette guerre, on le voyait souvent fréquenter le principal établissement des Anglais à Graham's-Town. Il montrait une insatiable curiosité, ainsi que la plus vive intelligence sur tout ce qui faisait l'objet de ses observations. Avec les officiers, il s'entretenait de guerre et d'arts mécaniques ; avec le chapelain, il s'in-

formait curieusement des doctrines du christianisme, et l'embarassait dans une foule de subtilités métaphysiques. C'était là pour lui un plaisir de prédilection.

Combinant alors avec les traditions superstitieuses de ses compatriotes et les rêves de son imagination mystique ce qu'il avait appris touchant la création, la chute de l'homme, la redemption, la résurrection et d'autres dogmes chrétiens, il en composa une religion nouvelle dont il se proclama le prophète, et souleva habilement autre de son obscure origine un nuage de religieux mystères ; il s'annonça avec audace comme un envoyé de Dieu et le frère du Christ. Ordinairement, il se tenait à l'écart, réservé, solennel et mystérieux ; mais, dans les occasions où il s'adressait au peuple, dont la multitude se pressait autour de lui, il semblait abandonner toute son âme dans les flots d'une éloquence tendre, impétueuse et passionnée. M. Read, le missionnaire, qui le vit dans la Cafrie en 1816, dépeignait avec enthousiasme son extérieur souverainement imposant, et sa merveilleuse influence sur les chefs aussi bien que sur la multitude. Sa parole était empreinte de la morale la plus sévère, et s'adressait sans peur aux plus puissans, pour leur reprocher leur vices.

Makanna arriva ainsi, par degrés, à une autorité complète et incontestée sur tous les chefs principaux, excepté Gaika, auquel il inspirait autant de haine que d'effroi. Bientôt on prit ses conseils sur toute affaire de quelque importance, et il fut enfin reconnu comme chef de guerre aussi bien que comme prophète. Dès lors, il se proposa la grande et patriotique tâche d'élever peu à peu la nation de ses sauvages compatriotes au niveau des nations européennes, sous le rapport intellectuel et politique. Il appliquait tout son génie et tous ses efforts à cette sérieuse entreprise, lorsque l'irruption des troupes anglaises, en 1818, vint le contraindre de donner à ses travaux une direction différente et où il devait périr.

Jusqu'à cette époque il avait cultivé avec beaucoup de soin l'amitié des autorités anglaises ; mais, après cette dernière invasion, dont le ravage avait désolé les tribus qui s'étaient confiées à lui, son âme sembla ne respirer que la vengeance, et il comprit que le moment était venu pour lui de succomber, ou de punir enfin les agressions éternelles des colons, et d'affranchir son pays de leur sanglante domination. Il comprit surtout qu'il ne s'agissait pas ici de ces incursions de maraudeurs, qui avaient jusqu'alors caractérisé les guerres des Cafres, et qui, en éparpillant les représailles, les rendaient impuissantes. Il résolut de frapper un coup décisif ; mais il lui fallait pour cela exalter et concentrer l'énergie de ses compatriotes, leur inspirer cette confiance qui brave les grands périls, les animer de cette volonté forte et unanime qui les surmonte. Jamais l'éloquence de Makanna n'avait paru si puissante et si inspirée ; il évoqua tous les sentimens capables de soulever ces âmes déjà irritées, il fit parler le ciel, il dit qu'il était envoyé tout exprès par Uhlanga, le grand esprit, pour venger leurs malheurs, il leur persuada qu'il avait le pouvoir d'ouvrir les tombes et d'en faire sortir les mânes de leurs ancêtres, qui viendraient au moment précis pour les assister dans la lutte et achever l'extermination des Anglais. " Et alors, s'écriait le prophète, nous les jetterons dans l'Océan, nous nous établirons sur ces contrées dont ils ont dépouillé nos pères et nous-mêmes, et, à notre tour, nous nous nourrirons de miel."